

Concepts vagues et catégorisation

Mihaela Lupu

Département de Langue et Littérature Françaises

Faculté des Lettres

Université *Al.I. Cuza*, Iasi

<mihlupu@yahoo.com>

Résumé

Dans cet article, nous nous proposons d'étudier les différents types de concepts vagues et leur relation à la catégorisation. Nous partons de la distinction entre le flou et d'autres notions connexes et nous analysons la manière dont les termes vagues réussissent à assurer le succès de la communication en dépit de leur caractère flou. Les hypothèses que nous défendons ici sont les suivantes : (a) il existe un continuum entre les prédicats bien définis et les prédicats vagues ; (b) certains termes flous peuvent être rendus précis, tout comme des concepts bien définis peuvent devenir vagues pour des raisons de pertinence ; (c) la catégorisation est possible par l'intermédiaire des termes vagues parce qu'ils ne sont pas vides sémantiquement.

1. Repères terminologiques : ambiguïté, généralité, flou (vague), approximation, non-spécificité

Malgré leurs imperfections, les langues naturelles sont des moyens de communication efficaces. Les humains arrivent à communiquer entre eux en dépit du fait que plusieurs concepts sont véhiculés par un même mot ou qu'un seul concept est exprimé par plusieurs mots, ou que certains concepts ne parviennent pas à référer à une entité du monde qui soit identique pour tous les locuteurs, etc. La thèse de Sperber & Wilson (1998) stipule que nous avons beaucoup plus de concepts (ou représentations mentales) que de mots et que la correspondance entre les concepts et les mots n'est ni exhaustive ni univoque. Une autre caractéristique fréquente des langues naturelles qui pose problème à la communication, mais ne l'entrave pas pour autant, c'est le vague.

Le flou peut caractériser les concepts, les prédicats, les quantificateurs, les adverbes, les syntagmes, les phrases. Les opinions des linguistes, des logiciens et des philosophes du langage sont assez divergentes quant à la définition du vague, mais le dénominateur commun de tous ces points de vue, c'est l'idée qu'un terme est vague s'il admet la présence de cas limites (*borderline cases*). Une définition plus formelle du flou stipule que « Un terme T est

vague si et seulement s'il existe au moins un objet O dans le monde tel qu'on ne puisse pas dire de la proposition *O est T* si elle est vraie ou si elle est fausse » (Moeschler & Reboul 1994, 375). Pour mieux saisir l'essence du vague, nous allons le présenter en l'opposant à d'autres notions connexes (ambiguïté, généralité, approximation, non-spécificité). La caractéristique commune de ces concepts est qu'ils transmettent tous de l'information indéterminée, mais chacun à sa manière.

1.1. L'ambiguïté

Un terme est ambigu s'il a au moins deux sens — ne fût-ce que partiellement — indépendants et, par conséquent, autant d'extensions différentes. En d'autres mots, une expression est ambiguë si elle a plusieurs paraphrases qui ne se paraphrasent pas l'une l'autre (cf. Zhang 1998, 17). L'ambiguïté peut être sémantique, syntaxique, de portée ou pragmatique. *L'ambiguïté sémantique (lexicale)* caractérise les mots ayant plusieurs sens, qu'ils soient ou non apparentés : *baie, carrière, pêche*. Cette ambiguïté est intrinsèque, le mot l'a de par sa nature même, tandis que le vague caractérise un terme de façon indirecte, par rapport à son emploi. L'ambiguïté sémantique peut être levée par le contexte, ce qui n'est pas le cas du vague. Un terme comme *farce* peut être explicité à l'intérieur d'un énoncé :

- (1) Les invités n'ont pas aimé la farce.
- (1a) Le poulet était délicieux, mais la farce n'était pas du tout cuite.
- (1b) Ils ont trouvé insolente la farce de l'hôtesse.

L'ambiguïté syntaxique ou *grammaticale*, également appelée *homonymie de construction* (cf. Dubois et al. 1987, 29), apparaît lorsqu'à une même structure de surface correspondent deux structures profondes. Ce type d'ambiguïté peut être levé par le contexte, l'intonation. Des phrases contenant un verbe comme *croire, trouver* telles

- (2) Je crois ma fille innocente.
- (3) J'ai trouvé la robe chère.

peuvent avoir deux lectures différentes :

- (2a) Je crois ma fille qui est innocente.
- (2b) Je crois que ma fille est innocente.

et respectivement :

- (3a) J'ai trouvé la robe qui est chère.
- (3b) J'ai considéré que la robe était chère.

Une phrase ambiguë ne l'est que par rapport à l'interlocuteur, parce que l'indécidabilité se place de son côté, tandis qu'une phrase vague l'est relativement au locuteur qui ne sait pas s'il peut ou non appliquer à tel ou tel objet un certain signe linguistique. Vague et ambiguïté ne s'excluent pas mutuel-

lement, beaucoup de termes pouvant être flous et ambigus à la fois. Un mot comme *enfant* est ambigu parce qu'il désigne un descendant direct quel que soit son âge ou un très jeune descendant direct. Cela a engendré un paradoxe cité par Sorensen (1997, 2) :

- (4) Aucun enfant ne devrait travailler.
Chaque individu est l'enfant de quelqu'un.
 Donc personne ne devrait travailler.

Le même mot *enfant* est flou parce qu'il y a des cas limites d'application de ce prédicat à des personnes de différents âges (il n'y a pas d'âge précis à partir duquel on cesse d'être enfant). Mais ce mot est aussi général : *enfant* peut désigner un fils ou une fille. La phrase

- (5) Est-ce que vous avez des enfants?

ne précise pas s'il s'agit de garçons ou de filles, et c'est juste pour cette qualité que le terme peut être utile dans certains contextes. Par rapport aux termes flous, les mots ambigus sont sur-déterminés parce qu'ils ont plusieurs sens en même temps.

1.2. La généralité

A cause du manque de précision, la définition du vague ressemble à celle de la généralité. Par exemple, pour Kleiber, la généralité d'un terme est « la capacité de s'appliquer à un nombre infini d'instances » (Kleiber 1987, 161). Mais cela est vrai de certains prédicats vagues aussi : l'on peut appliquer le prédicat *tas* et à un objet du monde qui contient n grains de sable et à un autre qui en compte $n+1$ ou bien $n-1$. Pour Zhang (1998, 13), elle est le résultat d'une relation un-à-plusieurs entre un sens général et ses spécifications. Le sens d'une expression est général s'il ne précise pas certains détails. Par exemple, la signification d'une expression comme *mon professeur* ne spécifie pas certains sèmes, dans ce cas le sexe. Il est à remarquer que le manque de spécification peut être renforcé par l'expression référentielle indéfinie (*un N*), mais on ne saurait restreindre la généralité à ce cas ; il y a aussi des phrases générales dont les noms sont introduits par un déterminant possessif, démonstratif ou défini.

Au niveau phrastique, la généralité engendre des constituants inarticulés :

- (6) Ce romancier a reçu un prix (on ne précise pas lequel).
 (7) J'ai visité une ville (je ne mentionne pas laquelle).
 (8) J'ai croisé ta soeur (je ne dis pas où).

La généralité est utile dans les langues naturelles. Dans la communication, il nous faut des concepts généraux en dehors des concepts spécifiques qui peuvent être trop contraignants et trop saturés sémantiquement pour certains besoins communicatifs. Cette liberté d'utiliser des concepts plus englobants, superordonnés (comme *être, enfant, animal, personne*) nous aide à

apprendre, communiquer, nous rappeler, retenir, etc. parce qu'ils sont plus courants, plus familiers et contextuellement neutres. Un énoncé comme

(9) J'aime les enfants.

est sémantiquement complet, en raison du fait qu'aucune spécification supplémentaire (garçons ou filles) n'est nécessaire pour la compréhension et la pertinence de l'énoncé. Au contraire, si l'on remplaçait le terme général par un autre, plus spécifique, tel *garçons*, on obtiendrait un énoncé très différent. La généralité, tout comme l'ambiguïté, peut être résolue par le contexte, qui apporte le détail manquant.

1.3. L'approximation

Dans leur Théorie de la Pertinence, Sperber & Wilson (1989) considèrent que l'approximation (*loose talk*) est une façon particulière, mais très répandue, de parler. Leur argument est que très peu d'énoncés sont strictement littéraux ; la plupart des instances de communication comportent des usages vagues ou approximatifs et des sens figurés (métaphoriques). Voici quelques exemples d'usage approximatif :

(10) [X sait qu'il a payé 17985 euros pour sa voiture mais il répond à un vieil ami dans une conversation ordinaire]
Elle m'a coûté 18000 euros.

(11) Je descends dans un instant !

(12) La conférence commence à 9 heures.

(13) La Hollande est plate.

(14) La France est hexagonale. (exemples (11)-(14) *apud* Wilson & Sperber 2000).

Voici un exemple d'usage vague :

(15) [Pierre a encore quelques cheveux sur sa tête]
Pierre est chauve. (Reboul 1989, 287).

Les énoncés (10)-(15) constituent des cas d'interprétation non-littérale, motivée par le principe de pertinence. Un énoncé approximatif demande des coûts de traitement plus réduits, tout en produisant les mêmes effets contextuels que l'énoncé exact. Etant donné ce principe, le locuteur qui prononce (10) choisira la variante qui est à strictement parler fautive mais concise plutôt que celle qui est strictement littérale et vraie mais beaucoup plus complexe. Dans une situation pareille, le locuteur attendra de son interlocuteur qu'il ne prenne pas son énoncé pour une interprétation littérale de sa pensée. Le principe de pertinence offre à l'auditeur la possibilité de construire la bonne hypothèse interprétative sur l'intention communicative du locuteur (Sperber & Wilson 1989, 350).

Dans des cas comme (10), on a affaire à un usage flou des mots. Cela veut dire que la forme propositionnelle de l'énoncé est différente de la forme propositionnelle de la pensée exprimée. Dans (15), on a un concept (*chauve*) qui,

d'après Sperber et Wilson, serait bien défini (« qui a zéro cheveu ») mais qui est utilisé de façon floue, vague, approximative. Par conséquent, (15) est littéralement faux, mais il est plus pertinent que la proposition précise correspondante dont le coût de production et de traitement serait plus élevé. Selon la Théorie de la Pertinence, dans des cas d'usage approximatif ou vague, le locuteur ne s'engage pas quant à la vérité de la proposition exprimée littéralement par les énoncés ; il s'engage seulement sur la vérité de certaines implicatures.

Pour Sperber et Wilson, c'est plutôt l'usage que nous faisons des concepts qui est vague, et non pas les concepts eux-mêmes. On observe que dans les exemples d'énoncés approximatifs, on a affaire à des concepts précis (*18000 euros, un instant, 9 heures, plate, hexagonal*) employés de façon floue, tandis que dans les cas d'emplois vagues, on a des concepts dont le statut est controversé : *chauve* est considéré tantôt comme précis, tantôt comme flou. Celui-ci a un sens bien défini, mais il est employé de façon floue pour des raisons de pertinence. A notre avis, la Théorie de la Pertinence ne peut pas s'appliquer avec le même succès à des concepts tels *tas, têtard, intelligent, beau, rouge*, qui ne sont pas susceptibles d'être définis comme *chauve*. Les concepts de la première série sont sémantiquement vagues, et non pas pragmatiquement vagues comme « chauve ». Le degré à partir duquel l'approximation devient inacceptable varie avec le contexte. Une proposition est tout à fait acceptable lorsque toutes ses implications logiques et contextuelles sont vraies. Elle serait inacceptable si l'auditeur auquel la proposition est adressée ne savait en dériver aucune description vraie de l'état de choses qu'elle représente. Entre ces deux pôles, il y a tout un continuum de degrés d'acceptabilité. Wilson & Sperber (2000) soutiennent que les emplois approximatifs ne posent pas problème aux locuteurs et aux interlocuteurs, qui ne se rendent même pas compte de leur occurrence. Cette solution est avantageuse, car elle ne place le vague ni dans le monde, ni dans notre perception du monde, ni dans le langage, mais dans l'usage que nous faisons des mots.

1.4. Non-spécificité

C'est un concept analysé par la logique modale, tout comme l'opacité et les ambiguïtés *de dicto/de re*. Les problèmes de spécificité vs non-spécificité apparaissent lorsqu'on combine des opérateurs exprimant des modalités avec des quantificateurs existentiels ou leurs correspondants dans les langues naturelles (cf. Allwood et al. 1977, 116). Si l'on emploie l'opérateur *vouloir* dans une phrase comme

(16) Monique veut épouser un médecin.

celle-ci peut avoir deux lectures différentes : une *lecture spécifique* « un certain médecin » et une autre *non-spécifique* « un médecin quelconque/quel

qu'il soit ». Cela donne lieu à une *ambiguïté de portée* engendrée par les quantificateurs à portée large ou étroite (*wide vs narrow scope*). Formalisée, cette phrase devient (16a) ou (16b) :

(16a) $O(\exists x E(a,x))$

(16b) $\exists x(O(E(a,x)))$

où $E(a,x)$ signifie « a épouse x » et O est l'opérateur modal.

1.5. Le vague/le flou

Ce concept provient du domaine des mathématiques où il s'appliquait aux ensembles flous (*fuzzy sets*, syntagme lancé par Lotfi Zadeh en 1965). En linguistique, on dit d'un terme qu'il est vague s'il admet l'existence de cas limites, bref si son extension est floue. Le vague repose sur l'indécidabilité quant à l'application référentielle d'un terme. L'intension du terme peut être précise et son extension indéterminée. Une proposition contenant un mot vague dont le référent représente un cas limite d'application ne peut pas recevoir une valeur de vérité sûre (vrai ou faux, dans la logique classique). Elle est donc vériditionnellement indécidable (cf. Kleiber 1987, 161-162).

Par exemple, le terme *grand* peut connaître des emplois indéterminés : certaines personnes se trouvent à la limite entre les grands et les petits. Donc ce n'est pas l'intension du terme qui est vague (car en entendant une telle proposition on comprend que X a une taille supérieure à la taille moyenne), mais c'est son extension qui est indéterminée. Le vague, dans ce sens, porte sur les cas limites qui constituent ce que Black (1937/1997) appelle *fringe (marge)*. Le vague est conçu dans ce cas comme *extension vague* ou comme ensemble flou. Un ensemble est vague, selon la définition de Fine (1975/1997), s'il n'est pas le cas que chaque objet ou appartient ou n'appartient pas à l'ensemble. Il propose une approche sémantique du vague : celui-ci est une déficience du sens (cf. Fine, *idem*, 120). Pour lui, toute expression pouvant avoir du sens est susceptible d'être floue, qu'elle soit un nom, un prédicat, un quantificateur ou même un opérateur de phrase.

2. Types de vague

Le vague est généralement conçu comme un phénomène linguistique, sémantique ou pragmatique, donc langagier. Mais il existe aussi des théories qui attribuent le caractère flou à la réalité. La première vision pose que le vague est de nature linguistique parce qu'il ne saurait caractériser autre chose que les concepts, les représentations abstraites. La seconde stipule que le vague est de nature ontique, en ce qu'il caractérise les objets eux-mêmes, si ceux-ci ont des limites spatio-temporelles floues. Nous considérons que cette théorie est extrême, en ce qu'elle permet de dire que tout objet est vague. Si les nuages, les rivières, les montagnes, les flammes, sont des entités aux limites

vagues par excellence, la même caractéristique pourrait être attribuée aux êtres aussi, dont les limites temporelles sont floues, puisqu'elles varient entre des intervalles temporels — naissance et mort — qui ne sont pas ponctuels. *Le vague linguistique* concerne seulement les représentations. Russell (1923/1997) — un des tenants les plus fermes de cette vision — pose que les objets ne peuvent être vagues qu'en tant que représentations (cartes, photos). Le vague existe seulement parce qu'il y a des représentations vagues : termes, concepts, expressions linguistiques.

Selon que le flou caractérise l'extension ou bien la définition d'un prédicat, on parle de *vague extensionnel* et respectivement de *vague intensionnel*. Les théories qui privilégient la sur-détermination associent le vague extensionnel au *surplus* de valeurs de vérité (*truth-values gluts*, cf. Black 1937/1997), en ce sens qu'une phrase extensionnellement vague est vraie et fausse à la fois dans un cas limite, tandis que celles qui privilégient la sous-détermination associent le vague extensionnel aux *trous* de valeurs de vérité (*truth-values gaps*, cf. Fine 1975/1997) : une phrase extensionnellement vague n'est ni vraie ni fausse dans un cas limite.

Selon Zhang (1998, 15), une expression est floue si elle présente une opacité référentielle, c'est-à-dire on ne peut pas dire avec certitude si l'objet x se trouve dans son extension. Par exemple, une expression comme *une trentaine d'étudiants* est floue, parce que l'on ne peut pas dire avec précision si 26 est inclus ou exclu de son extension. La réponse peut varier d'un individu à l'autre. Pourtant, contrairement à ce que soutient Zhang, des termes similaires comme *douzaine* et *quinzaine* ont deux sens : un sens flou (*environ 12/15*) et un autre qui est précis (ces expressions linguistiques pouvant être aussi des termes de quantité : *exactement 12/15*).

Certains items lexicaux sont plus flous que d'autres. Par exemple, les termes encodant de l'information conceptuelle ont plus de chances d'être vagues que ceux à contenu procédural. Il y a aussi des termes qui modifient le flou existant dans les langues naturelles, il s'agit des enclosures (*hedges*, cf. Lakoff 1972) : *une sorte/espèce de, plus ou moins, en quelque sorte, presque, typiquement, à certains égards, très*, etc. Celles-ci jouent un rôle important dans la catégorisation, surtout dans la hiérarchisation des membres d'une même catégorie. Si la théorie classique de la catégorisation est rigide, car elle pose qu'une entité soit appartient soit n'appartient pas à une catégorie donnée, la logique floue stipule que les membres d'une catégorie le sont à des degrés divers. Cela veut dire que les catégories sont des *ensembles flous*, c'est-à-dire des classes d'entités présentant un continuum de degrés d'appartenance. Dans ce cas, un individu quelconque désigné par un terme vague a un degré d'appartenance pouvant prendre n'importe quelle valeur intermédiaire entre 0 (non-appartenance sûre) et 1 (appartenance précise). Il

en va de même des propositions qui assertent l'appartenance d'une certaine entité à une catégorie : elles ont un degré de vérité intermédiaire identique au degré d'appartenance.

Kleiber (1987) répartit le vague en trois classes : le vague observationnel (*grand, chauve*), le vague subjectif (*bon, intelligent*) et le vague multidimensionnel (*chaise, oiseau*).

2.1. Les prédicats observationnels

Les prédicats observationnels sont des termes mesurables.

(17) Jean est grand/chauve.

(18) Le pull est rouge.

Le point commun de ces exemples de vague observationnel est que leur éventuelle inapplicabilité référentielle est à mettre en rapport avec un seul critère : la taille pour *grand*, le nombre de cheveu(x) en relation avec la surface pour *chauve* et respectivement ou la couleur ou la surface pour *rouge* (cf. Kleiber 1987, 163). Ainsi, à propos d'un homme de taille moyenne, on ne peut pas dire avec certitude qu'il est grand même si l'on connaît sa taille exacte. Donc le vague n'a pas une cause épistémique. De même, si Paul a encore quelques cheveux sur sa tête, certains vont le considérer comme chauve, d'autres non. Pour ce qui est du prédicat *rouge*, deux cas de figure peuvent se présenter, mais dans les deux il y a indétermination quant à l'applicabilité du terme à certains objets du monde. Soit la couleur du pull est telle qu'elle n'a pas la valeur centrale de la couleur rouge, soit le pull n'est pas entièrement rouge, donc on ne peut pas décider si on peut l'appeler rouge. Kleiber considère que « pour de tels prédicats, il y a une zone d'applicabilité unidimensionnelle où l'observation est incapable de tracer un seuil, une limite entre validité et non validité prédicative » (Kleiber 1987, 163-164).

Comme les prédicats observationnels désignent des propriétés mesurables, ils sont sujets au paradoxe de Wang. Celui-ci revêt la forme suivante : 0 est petit ; si n est petit, $n+1$ est petit ; d'où chaque nombre est petit (Dummett 1975/1997, 101). D'autres prédicats s'y prêtent aussi. Par exemple, un homme qui a 100.000.000 \$ est riche. S'il perd un dollar, il est toujours riche. Ainsi, même si à la fin il ne lui reste qu'un seul dollar, il est riche. En suivant ce type de raisonnement, on peut montrer que tout homme est grand/petit, chauve/hirsute et qu'un tas comportant n grains de sable reste un tas même si l'on en enlève $n-1$ grains. Où est l'erreur de raisonnement ? Kleiber avance la notion de *situation observationnelle indiscernable*. Si l'on enlève un seul grain à un tas de sable, le nouvel état est indiscernable à la perception humaine parce que la différence est vraiment négligeable. Alors l'erreur consiste à considérer cette relation de différence non discriminable comme

transitive (Kleiber 1987, 165). Comme il s'agit d'une erreur de raisonnement, il s'ensuit qu'on n'a pas affaire à une déficience langagière.

Les prédicats observationnels sont vagues en eux-mêmes, et de par ce fait même ils sont utiles dans certaines situations observationnelles indiscernables. Les usagers ne ressentent pas leur sens comme étant vague, mais plutôt leur extension. Aussi ne faut-il pas essayer de les saturer par une limite d'applicabilité précise. S'il y avait un critère de délimitation, ils échoueraient à fonctionner dans certaines situations indiscernables. A la rigueur, on pourrait fixer une limite précise (disons 1,75 m pour *grand*, 4 grains pour *tas*, etc.) à partir de laquelle le prédicat est applicable avec certitude (cf. Fine 1975). Mais une telle limite arbitraire ne peut résoudre le noyau dur du problème. De toute façon, ce qui pose problème pour les prédicats observationnels, « ce n'est pas la mesure même de l'objet, mais le fait que cette mesure soit un critère » (Moeschler & Reboul 1994, 377).

Chacun des trois types de vague sélectionne une série distincte d'enclosures. Par exemple, les prédicats observationnels se combinent avec des enclosures qui excluent l'idée de multi-critérialité : *très*, *à mon avis*, *plutôt*, *assez*, etc :

- (19) Pierre est *très* grand.
- (20) *À mon avis*, Pierre est grand.
- (21) Pierre est *plutôt/assez* grand.

De tels traits sémantiques reposent sur la notion de gradation : plus l'objet O est proche de la valeur centrale, plus la catégorisation semble sûre. L'absence de frontières nettes que les prédicats observationnels impliquent explique l'existence de cas limites : plus on s'éloigne de la valeur focale, moins l'application semble sûre (cf. Kleiber 1987, 166).

Certains termes observationnels vagues peuvent devenir (à peu près) précis à l'aide des enclosures : *typique(ment)*, *tout à fait*, *très*, *par excellence*, *particulièrement*. De cette manière, leur application à certaines entités du monde devient certaine. La proposition prédiquant quelque chose à propos d'un individu acquiert une valeur de vérité sûre. Ainsi,

- (22) Pierre est vraiment/très/tout à fait petit.

est vraie et l'inclusion de l'individu particulier Pierre dans la classe des êtres petits n'est plus indécidable. Elle ne varie plus selon les jugements des locuteurs et on n'a plus besoin d'une classe de comparaison. Par contre, si le même prédicat vague n'était pas modifié par une de ces enclosures, son application à certaines entités du monde serait indécidable, donc sujette à la variation selon les jugements des usagers. La proposition *X est petit* recevrait un degré intermédiaire de vérité (0,...). Ainsi un prédicat sémantiquement vague peut-il devenir pragmatiquement précis grâce à des enclosures.

2.2. Les prédicats subjectifs

Quoique l'on ait toujours affaire à des prédicats incomplètement déterminés, les termes subjectifs diffèrent des termes observationnels parce qu'ils ne sont pas mesurables immédiatement. Par conséquent, ils ne peuvent pas donner lieu au paradoxe de Wang. Des concepts qui reflètent un jugement subjectif (*agréable, beau, bon, gentil, imbécile, intelligent, sympathique, etc.*) ont un caractère vague non parce qu'il y aurait des cas limites d'application référentielle, mais plutôt parce que les jugements des locuteurs sont très divergents quant à l'application ou non du prédicat. Une proposition comme *Cette femme est belle* peut être vraie pour *X*, fausse pour *Y*, ni vraie ni fausse pour *Z*. L'intension de ces termes ne semble pas floue, ni les situations auxquelles ces termes s'appliquent.

Les termes subjectifs sélectionnent les enclosures qui mettent en vedette les points de vue des usagers et sont aussi compatibles, tout comme les prédicats observationnels (qui leur ressemblent en ce qu'une seule dimension est en jeu), avec celles qui dénotent l'intensité de la caractérisation (cf. Moeschler & Reboul 1994, 378) :

- (23) *À mon avis*, Jean est intelligent.
- (24) Jeanne est *très* belle.
- (25) *À certains égards/au fond*, ce gâteau est bon.
- (26) *D'une certaine manière*, Paul est aimable.
- (27) Jean est *plutôt* gentil.
- (28) Jean est *une sorte/espèce* d'imbécile auto-satisfait.

En principe, les termes exacts ne sauraient être modifiés par des enclosures parce qu'ils ne sont pas scalaires. Pourtant, dans certaines situations de discours, le locuteur peut leur ajouter des modificateurs qui les rendent flous. Par exemple, des concepts qui sont susceptibles d'être traités en termes de conditions nécessaires et suffisantes comme *marié/célibataire* deviennent vagues dans des échanges comme le suivant :

- (29) A : Je viens de faire la connaissance d'un type super, mais ...
B : Est-ce qu'il est marié ?
A : Très.

Quelle peut être l'inférence que doit tirer B ? Que A est non seulement marié, mais qu'il a aussi des enfants, ce qui le rend encore moins disponible ou bien qu'il est non seulement marié, mais en plus il aime sa femme, ce qui revient au même. Inversement, A peut répondre :

- (29') A : Pas trop/en un sens/techniquement parlant/pour ainsi dire/presque/abstraction faite des détails/seulement par le nom.

Dans ce cas, A veut communiquer que la personne en question ne remplit pas toutes les conditions nécessaires et suffisantes pour être considérée

comme appartenant à la classe « marié ». Ces usages déviants des enclosures qui modifient un terme bien défini en rendant floues les limites de la catégorie s'expliquent par la recherche de la pertinence maximale.

Pour ce qui est des termes relevant du vague subjectif, il est impossible de les rendre précis par l'adjonction d'une enclosure. Dire qu'un certain gâteau est *très bon* — qualité subjective et non mesurable — n'implique pas que l'on assigne l'appartenance sûre à la catégorie comme dans le cas de *grand*. Qui plus est, la simple présence d'une enclosure n'est pas à même de faire entrer le prédicat vague dans une certaine classe, tout simplement parce qu'il n'y a pas de classe des bons, des mauvais, etc. Il n'y a pas de critères objectifs en fonction desquels on pourrait appeler quelqu'un ou quelque chose *bon*, l'assignation de l'appartenance à cette classe se faisant selon les jugements des locuteurs.

2.3. Les prédicats multi-dimensionnels

Cette classe est représentée uniquement par des substantifs (*chaise, oiseau, tasse*, etc), dont l'intension est multi-dimensionnelle. La pluralité des critères qui caractérise les prédicats multi-dimensionnels fonctionne au niveau sémantique. Cela distingue les termes multi-dimensionnels des termes subjectifs, parce que pour ces derniers la pluralité critique se manifeste au niveau pragmatique. Les termes multi-dimensionnels se rapprochent des termes subjectifs en ce qu'ils ne donnent pas lieu au paradoxe de Wang et ils s'en distinguent car le vague des premiers est moindre que celui des termes subjectifs. Cette relative stabilité s'explique par le fait que les interlocuteurs partagent un certain savoir sémantique commun (cf. Kleiber 1987), c'est-à-dire ils peuvent tous nommer quelques traits familiers des membres d'une même classe (« chaises », par exemple).

Le vague de ces termes apparaît dans la difficulté de dire avec précision ce qui sépare, par exemple, les oiseaux des non-oiseaux. Par conséquent, c'est leur sens même (intension, concept, définition) qui est flou, ce qui fait que le vague multi-dimensionnel est vu comme une imperfection du langage. La multi-critérialité peut varier d'un locuteur à l'autre, voire chez le même locuteur d'une situation d'énonciation à une autre. Par exemple, le concept de « chaise » est différent suivant que je veux juste m'asseoir, en acheter une, en faire le design d'une, etc. ; c'est une instance de *vague dynamique* (Kleiber 1987). Vu leur aspect multi-critérial, les prédicats multi-dimensionnels se combinent avec des enclosures qui portent sur la diversité des points de vue :

- (30) *À certains égards/au fond*, c'est un oiseau.
- (31) C'est *essentiellement* une tasse.
- (32) C'est une *espèce/sorte* de chaise.

Il est à remarquer que les propositions assertant l'appartenance d'un objet à une certaine catégorie à l'aide d'une enclosure sont susceptibles d'avoir des valeurs de vérité différentes selon que l'objet en question est un membre central ou marginal. Ces enclosures introduisent du vague dans une classe d'appartenance, ce qu'on appelle *vague prototypique* (*ibid.*).

Il est intéressant d'étudier les effets que l'enclosure *c'est une espèce/sorte de* peut avoir sur différents types de termes multi-dimensionnels, selon qu'elle s'applique à des humains (noms de métiers, de relations), à des artefacts ou à des animaux. Ainsi, *c'est une sorte de linguiste/médecin* rend floues les limites de ces catégories qui en principe sont bien définies. Dans ce cas, elle connote que, pour certaines raisons, un individu *X* n'est pas un véritable linguiste. Par exemple, il écrit des livres sur les langues, mais dans une perspective plutôt philosophique. De même, *Y* n'a pas un diplôme en médecine, mais tous les gens du quartier viennent lui demander des conseils sur la santé parce qu'il s'y connaît. *C'est une sorte de mari/épouse* peut transmettre l'idée que même si quelqu'un n'a pas légalement la qualité respective, il/elle se conduit en tant que tel(le). Qu'est-ce qui fait qu'on puisse appeler *époux* quelqu'un qui, en fait, ne l'est pas ? Ce concept se prête à un traitement en termes de conditions nécessaires et suffisantes (comme *marié/célibataire*). Pourtant, pour des raisons de pertinence, les usagers peuvent l'employer pour désigner un individu qui semble remplir suffisamment de critères pour faire partie de l'extension du concept.

Pour les artefacts, la situation est différente, en ce que cette enclosure suggère que l'objet considéré peut ressembler à un autre artefact similaire (bateau vs yacht, tasse vs verre, maison vs chalet, etc.). Cela est possible parce qu'un certain critère définitionnel (ou même plusieurs) est partagé par les deux catégories. Enfin, pour les noms d'animés (animaux et humains), *c'est une sorte (espèce) de chat/chien/homme* peut transmettre l'idée qu'une entité du monde semble être à la limite entre deux espèces voisines dans la classification biologique. *C'est une sorte de chat* peut être dit à propos d'un félin qui représente un cas limite entre les chats et les lynx. *C'est une espèce d'homme* peut se dire à propos d'un être préhistorique ressemblant à l'homme actuel par des traits définitoires (position bipède, taille du cerveau, etc.). Ainsi paraît-il que l'application de l'enclosure *c'est une espèce de* n'a pas les mêmes effets sur les divers types de prédicats multi-dimensionnels (humains, animaux, artefacts) : elle met en relief le fait que les usagers relativisent certains concepts qu'ils appliquent à un objet du monde si celui-ci relève de plusieurs catégories voisines (dans le cas des noms d'espèces d'animés et d'artefacts) ou s'il ressemble à un membre de l'extension par une propriété donnée jugée essentielle.

3. Conclusion

Il existe, dans les langues naturelles, des prédicats bien définis qui ressortissent à des catégories aux limites précises et des prédicats vagues qui ont des extensions indéterminées. Il n'y a pas de différence irrécyclable entre les deux types, car certains concepts exacts peuvent être rendus flous par l'adjonction d'enclosures avec lesquelles ils ne sont normalement pas compatibles et, *vice versa*, certains concepts flous — surtout ceux relevant du vague observationnel et multi-dimensionnel — peuvent être rendus précis s'ils sont modifiés par des enclosures spécifiques. Celles-ci réussissent à assigner une valeur de vérité précise aux propositions contenant un prédicat vague (ces mêmes propositions, en l'absence des enclosures en question, seraient véritablement indécidables). Loin d'être des obstacles à la compréhension, les prédicats flous rendent possible la communication parce qu'ils ne sont pas vides sémantiquement. Il est tout à fait légitime que les locuteurs utilisent des concepts précis d'une manière floue et *vice versa* pour atteindre la pertinence maximale dans les échanges linguistiques.

Bibliographie

- ALLWOOD J. et al. (1977), *Logic in Linguistics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BLACK M. (1937/1997), « Vagueness : an exercise in logical analysis », in KEEFE R. & SMITH P. (eds), *Vagueness : A Reader*, Cambridge (Mass.), The MIT Press, 69-81.
- DUBOIS J. et al. (1987), *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse.
- DUMMETT M. (1975/1997), « Wang's paradox », in KEEFE R. & SMITH P. (eds), *Vagueness : A Reader*, Cambridge (Mass.), The MIT Press, 99-118.
- FINE K. (1975), « Vagueness, truth and logic », in KEEFE R. & SMITH P. (eds), *Vagueness : A Reader*, Cambridge (Mass.), The MIT Press, 119-150.
- KEEFE R. & SMITH P. (eds) (1997), *Vagueness : A Reader*, Cambridge (Mass.), The MIT Press.
- KLEIBER G. (1987), « Quelques réflexions sur le vague dans les langues naturelles », in *Etudes de linguistique générale et de linguistique latine offertes en hommage à Guy Serbat*, Paris, Bibliothèque de l'Information, 157-172.
- LAKOFF G. (1972), « Hedges : a study in meaning criteria and the logic of fuzzy concepts », in PERANTEAN P. M. et al. (eds.), *Papers from the Eighth Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society*, April 14-24, 183-228.
- LAKOFF G. (1987), *Women, Fire and Dangerous Things. What Categories reveal about the Human Mind*, Chicago, The University of Chicago Press.
- MOESCHLER J. & REBOUL A. (1994), *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Seuil.

- REBOUL A. (1987), « Les aspects pragmatiques de la notion de classifiante », *Sigma* 11, 128-147.
- REBOUL A. (1989), « Relevance and argumentation : how bald can you get », *Argumentation* 3 : 3, 285-302.
- RUSSELL B. (1923/1997), «Vagueness», in KEEFE R. & SMITH P. (eds), *Vagueness : A Reader*, Cambridge (Mass.), The MIT Press, 61-68.
- SORENSEN (1997), *Vagueness*, <http://plato.stanford.edu/entries/vagueness/>.
- SPERBER D. & WILSON D. (1986), « Façons de parler », *Cahiers de Linguistique Française* 7, 9-26.
- SPERBER D. & WILSON D. (1989), *La pertinence. Communication et cognition*, Paris, Minuit.
- SPERBER D. & WILSON D. (1998), « The mapping between the mental and the public lexicon », in CARRUTHERS P. & BOUCHER J. (eds.), *Language and Thought. Interdisciplinary Themes*, Cambridge, Cambridge University Press.
- WILLIAMSON T. (1994), *Vagueness*, London & New York, Routledge.
- WILSON D. & SPERBER D. (2000), « Truthfulness and relevance », *Working Papers in Linguistics* 12, University College London, 215-254.
- ZADEH L. (1965), « Fuzzy sets », *Information and control* 8, 338-353.
- ZHANG Q. (1998) : « Fuzziness-vagueness-generality-ambiguity », *Journal of Pragmatics* 29, 13-31.